

*Marie Darrieussecq*

# Le Pays

*Roman*



Extrait de la publication

# Le Pays

DU MÊME AUTEUR  
*chez le même éditeur*

TRUISMES, 1996

NAISSANCE DES FANTÔMES, 1998

LE MAL DE MER, 1999

PRÉCISIONS SUR LES VAGUES, 1999

BREF SÉJOUR CHEZ LES VIVANTS, 2001

LE BÉBÉ, 2002

WHITE, 2003

*chez d'autres éditeurs*

CLAIRE DANS LA FORÊT, Éditions des femmes, 1996



Marie Darrieussecq

# Le Pays

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2005  
ISBN : 2-84682-085-6  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

**I**

**LE SOL**





Je courais, ignorante de ce qui se passait. Je courais, *tam, tam, tam, tam*, lentement, à mon rythme. Mes chaussures amortissaient le choc. *Tam. Tam. Tam. Tam.* Ça montait dans mes jambes, mes genoux chauffaient, l'attache des muscles gonflait. Je m'étais mise à courir depuis que j'étais arrivée ici. Ignorante encore de ce qui se passait. J'enfilais mes chaussures et hop, je courais. J'avais le sentiment de faire quelque chose. Comme quand on fume, ou quand on écrit : le temps passe. On le sent physiquement s'écouler. On sent le flux.

Je courais de plus en plus longtemps. Ce n'était plus le corps de jeune fille allant par impulsions, enfantin. Je m'étais installée. Je pos-

sédais un corps, solide, en pleine santé. J'avais confiance, il avait porté un enfant, il avait tenu bon dans plusieurs occasions. Il supportait les variations, les chocs. Mes jambes découvraient la course. Elles étaient capables de ça : de tenir. Mon cœur, mes poumons, mes artères. Mes genoux, tendons, cartilages, la ponctuation des articulations. La plante des pieds, souple, sensible au relief, l'anticipant, sachant faire avec la route.

Peu à peu, en courant, je m'évaporais. Les coureurs le savent, au bout d'un moment on se détache de soi-même. Étape par étape, je ralliais des jalons, un arbre, un panneau, un champ. Au début, les premières minutes, mon corps n'était pas chaud. Cet exercice, il le reconnaissait, les jambes protestaient. La machine froide, c'est moi qui la poussais, c'est moi qui la forçais. Je me portais, j'étais lourde.

Puis un moteur prenait ma place. Un souffle, quelque chose d'aveugle et d'obstiné, qui poussait et avançait pour moi. Les jambes prenaient le bon mouvement, le rythme, comme si le reste de la vie n'avait été qu'une pause dans la course. Le macadam reculait sous ce qui avançait à ma place. Les bas-côtés, les fossés, les arbres et les collines se

déplaçaient. Je jetais de fréquents coups d'œil sur mes pieds : *tam, tam, tam, tam*. Ils s'abaissaient et se relevaient, talon-pointe, cuir et caoutchouc. Me précédant de peu. Alors je pouvais me reposer, me reposer sur eux. Mes poumons s'activaient jusqu'au bout des bronchioles, se déployaient, *hah*, comme des parachutes. Se déployaient, *hah*, comme des anémones rouges. La brûlure en fond de gorge, à la base tendre du cou, une médaille chauffée, *hah*, la bouffée. J'étais suspendue. Tout ce qui courait en moi me tenait debout, me portait. Je devenais j/e. Avec le même soulagement que lorsqu'on glisse vers le sommeil, j/e basculais vers d'autres zones.

Alors quelqu'un se mettait à me suivre. Ses pas, au rythme des miens, claquaient et craquaient, comme des chevilles. Avec ce son mat et plat du macadam frappé. Puis ça changeait d'axe, se rapprochant par ma gauche ou ma droite, sur un rythme différent. Et ça venait à mes côtés. Et là, ça me tenait compagnie.

J/e courais. Au bonheur de penser, à l'extase de penser. J'/exerçais ma pensée avec une détente physique, une détente de gâchette – et tout s'ensuivait. J/e ne pensais à rien. J'/avais laissé Tiot et Diego derrière moi. J'/avais laissé la mai-

son et le pays et notre récent emménagement, les cartons et le bazar : derrière moi. Mon cerveau se reposait, associait des pensées d'abord en sara-bande, puis en fil continu : une ligne de pensées, *tam, tam, tam, tam*, solitaire, indifférente. Des phrases venaient à ma rencontre, nuages de mouchérons, ou libellules. Passé le pont, les phrases venaient à ma rencontre. Une heure, une heure droit devant. Dans le souffle. La route était libre, j/e courais. D'une certaine façon, j/'avais aussi laissé l'écriture. Ça s'écrivait tout seul. Les pas, ceux de mon corps et ceux qui m'accompagnaient, écrivaient pour moi. Mais : où s'inscrivait la phrase, sur quelle page laissait-elle sa trace ? La mémoire, parfois, en attrapait une, de phrase, mais de fait, que devenaient les phrases qui s'écrivaient alors ? Elles s'évaporaient au-dessus de ma tête.

J/e courais, devenue bulle de pensée. Un personnage de bandes dessinées surmonté par sa bulle. Le corps à son affaire, le cerveau dans son contentement d'organe, tout à son fonctionnement. J/e devenais la route, les arbres, le pays. S'absorber dans, absorber le paysage, c'était une partie de la pensée, une partie de l'écriture. Se remémorer le monde, une heure de rang, en cou-

rant. Le pays m'entourait, ce paysage familier qui devenait tous les paysages. J'étais venue pour ça aussi, pour revoir comment le soleil, le soir, transformait les chênes en bouleaux, affinait leur tronc, les blanchissait ; comment la fraîcheur se propageait au ras du sol, comment le macadam se changeait en sous-bois, et comment ce pays du Sud devenait scandinave. Les troncs passaient à mes côtés, *flap flap flap flap*. Entre chaque tronc un bandeau de lumière. Et mon ombre, la preuve que j'étais là, tournait autour de moi, s'échappait dans les bois et revenait au sommet des collines.

J/e ne pensais à rien. J/e courais. Dans l'air l'humidité condensait. Dans le cerveau des masses roulaient, s'articulaient ou s'annulaient, se formaient et se déformaient. Les rouages des hanches, genoux, chevilles, fonctionnaient à plein, le piston des bras s'activait, l'air tapissait à grands jets le fond des poumons. Les fluides circulaient, décrassaient, défatiguaient. L'oxygène irradiait, le cerveau respirait. Agencements, milieux, structures. Le psychologique et l'étatique, le privé et le familial avaient disparu. Ce qui avançait sur la route c'étaient des sphères jouant les unes autour des autres, un équilibre de chutes et de rebonds, un ensemble de sauts. Ni moi ni autre ni personne.

**Air, paysage, course. J/e ne pensais à rien et dans le rien perçaient les phrases, de plus en plus vite.**

Vient un moment – les coureurs le savent – où on ne touche plus terre. On vole. Elle court. Ignorante encore de ce qui se passe. Bulle filant au-dessus du macadam. Séparée à hauteur des poumons et du cœur, à hauteur de machine. Scindée par la soufflerie, par le rougeoiement de l'air chauffé. Comme si un moine zen l'avait, d'un coup de sabre, envoyée dans des nuages asiatiques. Et les phrases venaient, mouchérons, libellules, ou coups de sabre. Aussitôt dissoutes; ou demeurant, chansons, il était temps de rentrer au pays, *il était temps de rentrer au pays*.

Ce qui l'accompagnait la dépassait peu à peu. *Tam clac. Tam clac*. L'oxygène se raréfiait. Elle redescendait sur ses jambes. Quand la jointure se faisait, elle commençait à les sentir. En fin de course, en fin de journée, il pleuvait souvent. Le climat de ce pays est parfois presque équatorial. Et quelqu'un était devant elle maintenant, ouvrant la route et l'incitant, encore un peu, avant de disparaître. En général elle finissait en marchant. À l'entrée du village il y avait une fontaine, elle buvait. L'eau avait un goût de roche. Le sang battait très fort dans son cou. Le village rouge et blanc s'enfonçait dans l'ombre. Elle restait assise sur la margelle, dans le bruit de l'eau, seule. Aussi ignorante et aveugle que le sang qui bat.

\*

Ma mère m'avait rappelé combien il est difficile de se meubler, au pays. Les artisans locaux ne connaissent que le rustique. Nous sommes allés, mon mari Tiot et moi, dans un Ikéa de la banlieue Sud, un mois avant notre départ. Les magasins Ikéa sont tous conçus, je crois, de la même façon : une grande maison qui aurait plusieurs salons, plusieurs cuisines et salles de bain, sans parler des chambres et des bureaux. Au rez-de-chaussée, une salle de jeu pour enfants, une quincaillerie-bazar, un rayon plantes vertes et une cafétéria suédoise. Nous avons laissé Tiot dans la piscine à balles sous la surveillance d'un auxiliaire, et nous sommes montés choisir une cuisine. Livraison dans un mois, toujours moins chère – m'avait assuré ma mère – que l'achat d'une vilaine cuisine au pays. Nous avons besoin d'un lit aussi, mais l'image de Tiot étouffé sous les balles, l'image de Tiot tout bleu au fond de la piscine, une balle dans le groin comme un goret – la limite d'âge, insistais-je auprès de mon mari, était-elle respectée, et le calibre des balles était-il pensé en toute sécurité? Nous avons dévalé l'escalier, nous achèterions un matelas au

pays, ça devait bien se trouver, et mon mari construirait le châssis.

Le meilleur moment dans les magasins Ikéa c'est le café qu'accompagne son croustillant au chocolat, 0,80 euro le café et son croustillant. Tiot buvait le premier Coca-Cola de sa vie et mon mari feuilletait le catalogue. Nous étions fatigués et heureux, Tiot faisait joyeusement des bulles avec sa paille. Une sensation clapotante me prit à l'estomac, une sorte de vide, d'une espèce particulière, plein de salive. Les gâteaux n'étaient pas en cause, mon mari en avait même repris. Nous fîmes un tour par le bazar, c'était l'abondance, les couleurs, les matières plastiques. Tiot choisit une pince à spaghettis en forme de dinosaure. *Faites des enfants* intimaient les publicités suspendues sur nos têtes. Le pays, là-bas tout au bout, quand nous l'imaginions tous les trois silencieux au passage de la caisse, le pays nous faisait l'effet d'un magasin vide.

Revenant vers Paris avec nos babioles Ikéa, tournant momentanément le dos au pays puisque nous remontions vers le Nord, maintenant que la décision était prise mon mari et moi n'osions plus nous regarder : de peur que l'un de nous deux craque et supplie de rester à Paris.



J'ouvris la fenêtre et respirai dans les vapeurs d'essence, la nausée allait et venait comme une faim bizarre. Il suffirait pourtant de se laisser glisser au Sud en tenant l'Atlantique à sa droite, de dévaler la France comme on dévale une dune et de s'arrêter à l'ancienne frontière espagnole ; et d'attendre, là, que le pays se redéploie autour de nous. Les montagnes pousseraient, la mer se déroulerait, tout se remettrait d'aplomb.

« Ça va ? » demanda mon mari. « *Hala hula* » répondis-je, c'était une des rares expressions que je connaissais en vieille langue, couci couça, ma mère en usait souvent.

\*

Il était temps de rentrer au pays. La nuit elle entendait la pluie. Un drap qu'on retirait du toit, *vriiii...* comme ces maisons qu'on déshabille, meuble après meuble, pour les habiter de nouveau, pour en chasser spectres et poussière... Eux, à l'abri sous la couette, sous le plafond, la charpente, les tuiles... dans ce creux sous un toit, qu'on appelle une maison. Dans cette maison commençait le pays. Dans la pluie battante, *ratata*.

Sous les draps tendus dans la nuit, leur corps, cela arrivait, devenait spacieux, fluide... se diffusait, remplis-

sait la chambre... Est-ce que faire l'amour était une rupture dans les heures? Ou une continuité de la journée? Son mari. Diego. Le prénom tant de fois prononcé. Est-ce qu'ils étaient les mêmes dans l'amour et hors de l'amour? Dans la nuit, dans le jour, au pays et hors du pays?

C'était son pays à elle et il était venu. Il l'avait suivie. Il l'avait même précédée. Il s'était chargé des papiers, du déménagement. Il supportait le climat, il trouvait tout joli. Humide, mais joli. Elle écoutait la pluie. La pluie emportait tout dans son grand sac.

Toutes les maisons ici se ressemblent. Tuiles. Volets rouges. Long couloir scindant la maison en deux lobes. Dans le cerveau de la maison. Dans le cerveau qui se souvient, qui pense. Rien, après leur corps et le mur. Un autre jardin, une autre maison, et ainsi de suite jusqu'à la mer. Rien sauf la pluie, le vide crépitan.

On n'entendait personne. Et d'ailleurs si, on entendait, des petits pas, des petits griffes : rongeurs, souris au grenier? Creusant des nids dans la laine de verre.

Le pays croissait par les maisons. Le Plan d'Occupation des Sols lotissait les champs, lançait des rues sur des chemins. Des chênes survivaient çà et là, avec des bancs dessous, dans des allées qui menaient vers des golfs. Impasses, restes de forêt. On reboisait au loin les collines.

On fait l'amour pour toutes sortes de raisons. Une des raisons, par exemple, c'est pour avoir moins peur.

Embruns aux vitres, pollens, elle voyait, dans la journée aussi, plus de fantômes qu'à Paris. Par exemple, elle cousait le nom de son fils sur ses vêtements d'école (c'était bientôt la rentrée) : un cisaillement se produisait sur sa gauche. Elle était là, tête penchée : l'espace s'ouvrait en deux, un pan de lumière craquait. Était-ce parce qu'elle était plus désœuvrée qu'à Paris ? Face aux cartons à déballer, appuyée à la porte-fenêtre, elle contemplait les arbres. Dans ses yeux passaient des formes. Longues mains se balançant dans un plan flou. Ou alors, elle tenait Tiot sur ses genoux, ils regardaient la télévision. Le temps qu'elle pose un baiser dans ses cheveux, une ombre était venue, debout, indubitable. Même Diego les voyait, les entendait aussi.

Les poussières à la dérive sur la cornée glissent le long de l'œil. Bâtonnets, corpuscules. Sans cesse revenus, épousant le regard jusqu'à ce qu'on cligne ou qu'on frotte. *Phénomènes de Tyndal* s'appellent les nuées qui tournent dans les rayons de soleil. Troubles dans la composition de l'air. Petits désordres dans le monde connu. La nuit, souvent, des cloches, au point qu'elle ouvrait les volets et restait dehors pour entendre. Mais les fantômes ne reviennent pas : ils apparaissent et disparaissent. C'était elle qui revenait. Elle était rentrée au pays.

\*

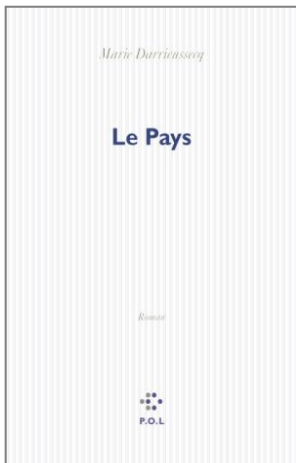
J'avais repoussé la visite à mon frère autant que j'avais pu. Nous étions dans les cartons, tout se précipitait, j'y suis allée.

Mon départ tenait de la désertion. Mais pourquoi aurais-je dû l'emmener? Pourquoi serait-il rentré, lui, dans ce pays? Mon projet était flou, pourtant j'étais déterminée. Mon projet ressemblait à ce que je vois des livres avant de les écrire : une forme colorée, un climat, une lumière, pour ainsi dire un lieu ; et des silhouettes debout, dansant d'un pied sur l'autre, dans un rythme qui les transformerait en phrases.

Nous étions partis chercher mon frère au Pérou quand j'avais six ans. Le seul voyage que j'aie jamais fait avec mes parents. De Lima je me rappelle beaucoup de choses : le petit tremblement de terre dans l'hôtel en béton gris ; les grands arbres dans la nuit (des caoutchoucs, que ma mère admirait parce qu'elle avait les mêmes en petit dans des pots) ; le Pacifique la nuit, qui bat très noir avec des lignes blanches, je suis au bord d'une falaise et je mange une glace bleue ; des enfants s'approchent de moi avec des cartes de baptême, la morve leur coule du nez. Des montagnes abruptes, jaunes et nues, et des amas de tôles dévalées.

Je ne me rappelle pas l'orphelinat, ni le retour

Achévé d'imprimer en juin 2005  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1910  
N° d'imprimeur : 05XXX  
Dépôt légal : août 2005  
*Imprimé en France*



Marie Darrieussecq  
**Le Pays**

Cette édition électronique du livre  
*Le Pays* de MARIE DARRIEUSSECQ  
a été réalisée le 30 décembre 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en juin 2005  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782846820851)  
Code Sodis : N44590 - ISBN : 9782818005293  
Numéro d'édition : 137736